

# SPINOZISME ET HERMENEUTIQUE DES RELIGIONS EN AFRIQUE

**Kobena Maxime TAKY**

Professeur de collège au Lycée Moderne de Bondoukou (Côte D'Ivoire)  
takykobenam@gmail.com

---

## Résumé

*Le sentiment religieux est universel. Toutefois, les raisons qui motivent les hommes à adhérer à telle religion ou telle autre religion varient d'un continent à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une société à l'autre, d'un individu à l'autre. En Afrique, la sorcellerie semble être la principale raison de l'adhésion de l'homme aux différentes religions en place. Dès lors, quels rapports peut-on établir entre sorcellerie et religion en Afrique ? Ces rapports sont-ils rationnels ? Sont-ils au contraire animés par l'ignorance et la superstition ?*

*En Afrique, la sorcellerie semble omniprésente dans tous les domaines de l'existence et inspire la peur. C'est donc pour se protéger contre la sorcellerie que certains Africains adhèrent aux religions dites révélées, notamment au judéo-christianisme, tandis que d'autres préfèrent s'orienter vers les systèmes de croyances traditionnelles. Toutefois, à l'aide de l'herméneutique, comme méthodologie de recherche, la sorcellerie paraît relever du problème métaphysique du mal. Et les actions qu'on attribue habituellement au sorcier ne sont, passés au crible de la raison, que des superstitions qui ne doivent pas inspirer la peur. En somme, le rationalisme critique de Spinoza apparaît comme une protection adéquate contre la hantise de la sorcellerie en particulier, et une source de libération de la superstition en général.*

**Mots clés :** libération, religion, sorcellerie, spinozisme, superstition

---

## Abstract

*Religious sentiment is universal. However, the reasons which motivate men to a particular religion or that other religion vary from continent to continent, from country to country, from society to society, from individual-to-individual other. In Africa, witchcraft seems to be the main reason for man's adherence to the various established religions. Therefore, what relationship can we establish between witchcraft and religion in Africa? Are these relationships rational? On the contrary, are they driven by ignorance and superstition?*

*In Africa, witchcraft seems to be ubiquitous in all walks of life and inspires fear. It is therefore to protect themselves against witchcraft that some Africans adhere to so-called revealed religions, notably Judeo-Christianity, while others prefer to orient themselves to wards traditional belief systems. However, with help of the hermeneutic, as methodologic of research, witchcraft appears to be part of the metaphysical problem of evil. And the actions usually attributed to the sorcerer are, scrutinized by reason, nothing but superstitions which should not inspire fear. In short, Spinoza's critical rationalism appears as an adequate protection against the obsession with witchcraft in particular, and a source of liberation from superstition in general.*

**Key words:** liberation, religion, witchcraft, spinozism, superstition

---

---

## Introduction

---

La religion, manifestation du sentiment religieux, est une caractéristique fondamentale et vitale de l'humanité. Partout et en tout temps, l'homme fut, est et sera sans doute *homo religiosus*, c'est-à-dire homme religieux (Grigorieff, 2007 : 11).

Toutefois, si le sentiment religieux est commun à tout le genre humain, les raisons qui motivent les hommes à adhérer à telle ou telle autre religion varient d'un continent à l'autre, d'un pays à l'autre, d'une société à l'autre, d'un individu à l'autre.

En Afrique, la sorcellerie semble être la principale raison de l'adhésion de l'homme aux différentes religions en place. Dès lors, quels rapports peut-on établir entre sorcellerie et religions en Afrique ? Ces rapports sont-ils rationnels ? Sont-ils au contraire animés par l'ignorance et la superstition ?

En vue de bien cerner notre problématique, il convient de recourir à une méthode analytique des religions en Afrique, par le biais du rationalisme spinoziste ; d'où la structuration de notre réflexion de la manière suivante :

- Sorcellerie et religions en Afrique
- Rationalisme spinoziste et libération en Afrique

---

### 1. Sorcellerie et religions en Afrique

---

En Afrique, parmi les différentes raisons qui favorisent l'adhésion aux diverses religions présentes, la sorcellerie semble occuper le premier rang. La sorcellerie est omniprésente dans tous les domaines de l'existence et inspire la peur. On la retrouve dans les domaines scolaire, sentimental, sportif, des affaires et même dans celui de la politique : « La sorcellerie reste omniprésente en Afrique, surtout dans les domaines de vie plutôt modernes. Elle se transnationalise même, à juger des rumeurs tenaces sur des syndicats internationaux spécialisés dans le commerce des membres humains pour en fabriquer des gris-gris ; elle abonde dans les faits divers de Radio trottoir ou des journaux ; et elle constitue un sujet clef dans les vidéos populaires apparues surtout au Ghana et au Nigeria (Geschiere, 1995 : 6).

Au niveau scolaire par exemple, l'une des idées répandues est que le sorcier, par jalousie, peut nuire au succès d'un élève brillant. Le Père Meinrad Hebga dit avoir été témoin de ce genre d'action nuisible de la part d'un sorcier envers un jeune élève, lors de l'une de ses missions évangéliques, en Afrique. Le jeune élève, d'après le témoignage du Père, se sentait comme perturbé par des forces invisibles, lorsqu'il tentait d'étudier dans sa chambre (Hebga, 1982 : 73).

Le même Père Hegba fait état d'un autre acte de sorcellerie qui se serait déroulé en Côte D'Ivoire, mais cette fois dans le domaine politique, preuve que cette activité n'épargne aucun domaine. L'acte sorcier en question a été imputé au Docteur Ernest Boka, ancien ministre de l'Education nationale, par le président d'alors M. Houphouët Boigny. Selon ce dernier, M. Boka, bien que comblé, car ayant occupé respectivement les fonctions de ministre de la Fonction publique et de ministre de l'éducation nationale, aurait, aveuglé par

l'ambition, voulu attenté à sa vie en remettant à un marabout une de ses photos sur laquelle on devrait «travailler». Mais, Mr Boka s'étant fait découvrir dans sa velléité d'éliminer le président se serait donné la mort, après avoir rédigé une confession détaillée de tous ses crimes. Cette accusation du premier président de la république de Côte d'Ivoire se fit lors d'une conférence de presse tenue le 13 Avril 1964 à la suite de la mort mystérieuse du médecin Boka (Hebga, 1979 : 33-40).

Un autre témoignage de la présence de la sorcellerie dans le domaine politique est celui rapporté, par Geschiere (Geschiere 1995 : 12-13), des faits qui se sont déroulés au Bénin, en 1991, après l'élection présidentielle : « Au Bénin un des rares pays où l'élan démocratique a rencontré un certain succès, le nouveau président Soglo a failli ne pas assister à sa propre prestation de serment en 1991, parce qu'il aurait été ensorcelé par ses adversaires. Dans ce même pays, l'une des premières actions du nouveau régime démocratique a consisté à tenter un procès contre le marabout du dictateur (...) Mathieu Kérékou. Au cours du procès, le « magicien » a menacé, en des termes peu voilés, d'exercer ses pouvoirs occultes contre ses juges.

Outre le milieu scolaire et politique, la sorcellerie intervient aussi au niveau sportif. En Afrique, la quasi-totalité des matchs de football, par exemple, s'accompagne de rumeurs selon lesquelles l'équipe qui reçoit a « blindé » les buts et « travaillé » le terrain de telle sorte que la victoire ne pourra lui échapper (Geschiere, 1995 : 9). En Côte d'Ivoire, lors d'une émission télévisée, le samedi 27 février 2010, dont le titre était "Bilan CAN 2010", un des intervenants, pour justifier l'élimination récurrente de l'équipe nationale des compétitions continentales et internationales, affirmait que c'est parce que la FIF (Fédération Ivoirienne de Football) serait redevable à certains féticheurs d'Akradjo, ceux-ci leur ayant permis de remporter la CAN (Coupe d'Afrique des Nations) de l'an 1992. En d'autres termes, selon cet intervenant, comme la FIF n'avait pas payé ce qu'elle devait aux féticheurs d'Akradjo en contre partie de leur aide, ces féticheurs se vengent sur l'équipe ivoirienne par des actions maléfiques ésotériques, c'est-à-dire par la sorcellerie.

Quant au niveau sentimental, il est courant d'entendre des affirmations telles que par la sorcellerie, il est possible «d'enfermer le cœur» du conjoint ou de la conjointe afin que celle-ci soit incapable d'être infidèle ou d'aimer une autre personne, que par le pouvoir du sorcier on peut rendre quelqu'un fou amoureux d'une personne sans son consentement, à l'aide de potions magiques ou philtres, breuvages que préparent les sorciers pour procurer à leurs clients un charme d'amour (Palou, 1975 : 33). En somme, la sorcellerie semble être prédominante dans tous les champs de l'activité humaine ; elle est érigée en système et permet d'expliquer tous les mystères et surtout tous les aspects difficiles de la condition existentielle de l'homme.

C'est pour se protéger contre les méfaits de cette activité omniprésente dans la société africaine que l'Africain, religieux qu'il est à l'image de tout homme, s'oriente soit vers les religions importées, notamment vers les religions judéo-chrétiennes, soit vers les religions traditionnelles ou systèmes de croyances africaines. Ainsi, le sorcier, principal responsable supposé des difficultés dans l'univers africain, inspire naturellement à toutes les couches

sociales une angoisse contre laquelle il faut lutter. En effet, craindre la sorcellerie et vouloir s'en protéger revient logiquement à craindre aussi son pratiquant, le sorcier, et à s'en protéger également : « Le sorcier a toujours été un membre important de la société africaine traditionnelle et même moderne (...). Même la scolarisation généralisée n'a pas réussi à détruire la croyance en la sorcellerie. Et l'homme africain "moderne" a peur de la sorcellerie. Contre elle il se protège (Bibaki, 1997 : 53).

Mais qu'est-ce que la sorcellerie ? Pourquoi en avoir peur ? La sorcellerie est une notion très complexe pouvant être abordée de plusieurs façons et de différents points de vue. Elle peut être traitée du point de vue historique, du point de vue psychologique ou du point de vue sociologique. Elle est susceptible d'être l'objet d'un discours multidisciplinaire (Bibaki, 1997 : 5). En conséquence, les débats qui tournent autour des questions de l'existence ou de l'inexistence de cette « réalité » devraient toujours faire preuve d'un cadrage bien précis afin d'éviter tout amalgame.

Généralement, lorsqu'on parle de sorcellerie en Afrique, c'est du point de vue sociologique qu'on la considère. Dans cette optique, elle est toujours assortie de descriptions de faits insolites ou de témoignages d'événements apparemment mystérieux, ou encore des aveux de la part des sorciers eux-mêmes. Ainsi, dans l'imagerie populaire, la sorcellerie est l'art de nuire à l'homme par de multiples techniques surnaturelles ou extraordinaires, techniques rendues possibles en raison de la conception pluraliste de l'être humain dans l'anthropologie africaine (Anoumou, 2003 : 68-69). Parmi ces techniques diverses utilisées dans la sorcellerie, trois semblent universelles : l'envoûtement, l'ensorcellement et la métamorphose.

L'envoûtement est un procédé par lequel le sorcier forme une figure de cire sur laquelle, par des paroles, il projette la charge maléfique. La figure qui représente symboliquement l'ennemi à atteindre, est ensuite percée de coups d'épingles ou autres objets, ce qui provoque sa souffrance et parfois sa mort au bout de l'opération (Palou, 1975 : 34). Autrement présenté, l'envoûtement est l'opération par laquelle on pratique sur un substitut de la personne, effigie, ongles, cheveux et autres composantes, des blessures qui sont destinées à atteindre cette personne elle-même quelle que soit la distance qui la sépare du sorcier (Hebga, 1979 : 39).

Quant à l'ensorcellement, c'est une technique qui consiste à provoquer, par des rites magiques, des formules incantatoires, des imprécations ou des malédictions, une altération de la santé physique ou mentale de la personne visée (Hebga, 1979 : 39). L'ensorcellement et l'envoûtement sont très souvent confondus, mais il existe des nuances entre ces deux techniques sorcières. En effet, on distingue l'envoûtement direct et l'envoûtement indirect.

L'envoûtement direct consiste, pour le sorcier, à procéder par médium pour atteindre sa victime : « Il fait des prélèvements sur la personne, c'est-à-dire la salive, l'urine, les vêtements, la photographie, sur lesquels on peut faire des rituels sorciers pour atteindre la victime » (Gadou, 2009 : 6). Ici, l'envoûtement est considéré comme direct parce que même si l'ennemi visé est absent physiquement, le sorcier en dispose au moins un élément de

substitution qui a un rapport avec lui. L'effigie, les ongles, les cheveux, les chaussures sont des canaux permettant d'atteindre mystiquement l'individu. Quant à l'envoûtement indirect, il se pratique par incantation (Hebga, 1979 : 39). C'est donc par sa voie indirecte que l'envoûtement se confond à l'ensorcellement. Celui-ci, en effet, est la méthode par laquelle le sorcier, sans disposer d'un élément intime à son ennemi, entre en communication avec le monde invisible, se sert des forces surnaturelles de ce monde et lance un sort à cet ennemi concerné : « c'est la sorcellerie (du latin *sors*, sort) » (Vernette, 1995 : 7).

En plus de l'envoûtement et de l'ensorcellement, il est courant d'entendre que, dans la sorcellerie, il est fait usage de la technique de la métamorphose. Celle-ci se manifeste soit du côté du sorcier lui-même, soit du côté de la victime. Du côté du sorcier, l'imaginaire populaire attribue au sorcier la capacité de se muer en n'importe quel élément matériel de la nature: «Le sorcier pour la société traditionnelle, est un individu doué de pouvoirs surhumains grâce auxquels il peut se métamorphoser en animal, en vent, ou tout autre objet, pour commettre des crimes» (Boa, 2010 : 46).

Ce pouvoir de métamorphose tient à une certaine conception dualiste de l'être humain selon laquelle celui-ci serait à la fois physique et spirituel, c'est-à-dire visible et invisible ou matériel et immatériel. L'homme serait un être double dont une partie reste visible et l'autre invisible : « Ce double [invisible] peut être l'âme, l'ombre, en tout cas l'un des éléments constitutifs de l'être » (Gadou, 2009 : 7). Grâce à ce double, le sorcier peut prendre des formes variées, telles les formes d'animaux féroces ou d'autres formes physiques inhumaines afin d'être à l'abri d'un repérage possible de la part des hommes ordinaires, lors de l'exécution de ses actes maléfiques (Boa, 2010 : 47).

Du côté de la victime, la métamorphose est l'action invisible par laquelle la victime est transformée en un objet comestible par le sorcier. En d'autres termes, c'est le double de l'ennemi, l'âme sans doute qui est transformée en nourriture afin d'être consommée : « Le sorcier est donc un mangeur d'âmes. Sa nourriture principale, voire unique et préférée est l'âme. Il détruit la substance immatérielle (...), composante spirituelle des êtres » (Boa, 2010 : 46).

Cette technique qui consiste à métamorphoser la victime en une matière comestible afin de la manger peut-être considérée comme de l'anthropophagie. Mais, comme la technique consiste à agir sur le double invisible et immatériel de l'individu, celui-ci reste intact physiquement même quand il est atteint par le maléfice (Gadou, 2009 : 7). C'est pour cette raison que ce type d'anthropophagie dépasse l'entendement. Il s'agit d'un *cannibalisme mystique* (Hebga, 1979 : 16).

En somme, le sorcier d'un point de vue sociologique, et dans l'imaginaire populaire, est un être doté de pouvoirs extraordinaires et occultes qui lui servent à nuire aux autres hommes qu'il déteste. Quant à la sorcellerie, elle est l'art ou la technique avec laquelle le sorcier met en pratique ses pouvoirs surhumains en vue de causer du tort à ses ennemis. Ainsi compris, le sorcier et la sorcellerie inspirent naturellement la crainte.

C'est donc contre cette conception de la sorcellerie que certains croyants africains désirent se protéger en recourant à la religion judéo-chrétienne dont le projet principal est justement d'en combattre l'auteur fondamental, le diable. En effet, la sorcellerie, dans le domaine de la théologie biblique, relève de la démonologie, science du démon ou du diable. Selon cette science, la sorcellerie est un pouvoir dont dispose le sorcier par un pacte qu'il a signé avec le diable : « Quant au sorcier, il rend manifeste le contrat qu'il a passé avec le diable. Ses maléfices sont eux aussi un signe, la trace visible de son engagement contractuel » (Houdard, 1992 : 38).

Ainsi définie par la théologie chrétienne, la sorcellerie sera classée, dans le registre des hérésies telles qu'elles ont été combattues au Moyen Age par l'Eglise lors de l'essor du christianisme, comme une hérésie particulièrement dangereuse pour l'humanité : « (...)la sorcellerie est bien présentée comme une hérésie spécifique, distincte en cela qu'elle implique l'oblation des sorciers au diable, le pacte explicite avec lui et le reniement de la foi catholique » (Houdard,1992 : 34).

Si la sorcellerie est considérée par l'Eglise comme une hérésie particulière, c'est parce que les autres hérésies qu'Elle combattait tenaient seulement au refus de croire ou d'adhérer à telle ou telle autre doctrine du judéo-christianisme, telles que la théorie du péché originel, la Trinité ou l'Incarnation. Mais, avec le cas de la sorcellerie, on sort du cadre traditionnel de l'hérésie due à la difficulté de croire pour pénétrer dans l'histoire d'un choix radical et délibéré dont l'objectif est la destruction de l'humanité. Ainsi le sorcier est perçu par l'Eglise comme un être irrécupérable, car il est en dehors à la fois de la Loi et de la Foi (Houdard, 1992, p.34).

A partir de cette conception du sorcier et de sa pratique qui lui est octroyée par le diable, il suffisait, pendant la période médiévale, d'être soupçonné quelque peu de pratiques occultes ou de posséder certains pouvoirs hors du commun, pour être traité de sorcier et d'être persécuté jusqu'au bûcher: « Le moyen âge a peu brûlé, il a, disons plutôt, cherché à savoir si la sorcellerie était combustible (...),en maints endroits les bûchers flamberont encore au XVIIIe siècle, jusqu'à ce qu'enfin partout un terme soit mis à cent ans de folie persécutrice (Arnould,2009 : 19).

Après l'essor du christianisme et sa consolidation en Europe face aux hérésies en général et à la sorcellerie en particulier, cette religion se répandra dans le monde entier dans son ensemble et notamment en Afrique, par les missionnaires. Ceux-ci vont perpétuer la lutte chrétienne contre le diable en combattant la sorcellerie, comme c'était le cas au Moyen Age européen : « A partir de la fin du 16<sup>ème</sup> siècle jusqu'à Vatican II, un des objectifs des missionnaires fut de détruire toutes les pratiques religieuses traditionnelles jugées démoniaques » (Bibaki, 1997 : 52). Des ministères seront érigés çà et là en vue de pratiquer l'exorcisme sur les personnes envoûtées ou ensorcelées. L'exorcisme est un rite par lequel est libérée une personne qui se trouvait sous l'emprise d'un démon ou d'un sorcier (Hebga, 1982 : 175).

Dans la même perspective de lutte contre la sorcellerie, des hommes et des femmes de différentes confessions chrétiennes, laïcs ou ecclésiastiques se réclamant de Jésus-Christ, vont se faire les champions de la lutte contre les forces du mal, en appelant à eux tous ceux qui souffrent

de possessions sorcières (Hebga,1982 :10-11). Les éléments de protections souvent offerts dans les églises sont, par exemple, la croix du Christ, l'aspersion de l'eau bénite, l'usage d'huiles consacrées, l'usage licite de branchages consacrés au jour des Rameaux, la prière et l'imposition des mains (Houdard, 1992 : 37). En somme, certains africains recourent au judéo-christianisme car, en tant qu'institution religieuse, elle a, grâce au pouvoir du Christ dont elle dispose, la capacité de combattre et de vaincre la sorcellerie, œuvre du diable, objet d'une crainte particulière en Afrique.

Au-delà du judéo-christianisme, les religions traditionnelles africaines combattent également la sorcellerie. Et si les religions traditionnelles africaines ont des adeptes, c'est, parfois, parce que ces derniers veulent se protéger contre la sorcellerie, phénomène redoutable qui semble expliquer tous les malheurs de la société, notamment la mort. En effet, même si en Afrique en général on considère la mort comme faisant partie du système naturel de la vie, le paradoxe veut que chaque mort humaine soit sensée avoir des causes extérieures, ce qui la rend à la fois naturelle et anormale. Afin de lui trouver des raisons directes, la cause couramment avancée est la sorcellerie : « (...) on accuse fréquemment une personne d'avoir utilisé la sorcellerie pour provoquer la mort d'une autre personne » (Mbiti, 1972 :165).

L'une des raisons du recours à la religiosité traditionnelle de l'Afrique est le désir de se protéger contre la mort, le plus souvent provoquée, selon l'imagerie populaire, par la sorcellerie. Contre celle-ci et contre son pratiquant, le fétichisme semble la solution adéquate. Cependant, comme dans toute société, la religion peut basculer dans la superstition, si le sentiment qui est à la base de son institution est mal orienté. C'est ainsi que ceux qui recourent aux fétiches se mettent à pratiquer eux-mêmes de la magie ou même de la sorcellerie, en voulant contraindre les forces naturelles ou Dieu lui-même à obéir leur volonté.

Mais, en dehors de ces féticheurs-magiciens, il existe des féticheurs guérisseurs qui sont considérés dans la tradition religieuse africaine comme des anti-sorciers, protecteurs des innocents non-initiés à la pratique sorcière. C'est ce rôle protecteur que jouent, par exemples, le *Nganga* en Afrique centrale et la *Komian* en Côte d'Ivoire dans la société Akan. Ces anti-sorciers ont une connaissance étendue des pouvoirs des plantes, de l'anatomie et de la psychologie humaine. Ils connaissent les arcanes de la sorcellerie, sans être pourtant sorciers, car leur rôle est essentiellement de désenvoûter ou d'exorciser ceux qui sont sous l'emprise des sorciers (Boa, 2010 :38).

Jusqu'ici, la sorcellerie n'a été analysée que des points de vue sociologique et théologique. Du point de vue sociologique, c'est la considération des faits, des témoignages et des aveux des sorciers eux-mêmes qui permettent d'en parler. Au niveau théologique, elle est comparée à l'œuvre du diable et a été toujours combattue sur la base, également, de témoignages factuels ou de soupçons de pouvoirs surnaturels dont certaines personnes disposeraient. Mais, ces deux approches, généralement les plus répandues, ne peuvent, à elles seules, permettre de saisir exhaustivement le phénomène sorcier.

La sorcellerie peut être l'objet d'une étude multidisciplinaire. Elle peut être l'objet d'une étude philosophique en général et d'une étude spinoziste

en particulier. Du point de vue philosophique en général, la sorcellerie relève de la question du mal. En effet, bien analysée à partir des approches sociologique et théologique, ce qui fait la substance de la sorcellerie, est le désir de faire du mal à autrui : «(...) la réflexion sur la sorcellerie s'inscrit dans le sillage des réflexions menées autour du problème métaphysique du mal » (Bibaki, 1997 : 8).

Que ce soit un discours venant de la part d'un vulgaire ou d'un intellectuel, le discours sur la sorcellerie a toujours en filigrane l'action du mal sous toutes ses formes : l'envoûtement, l'ensorcellement, le cannibalisme mystique, la mort. En somme, la sorcellerie est un crime contre la vie, contre l'humanité : « La sorcellerie, c'est le principe du mal, de la nuisance pour la plupart des sociétés africaines. Elle contribue à tuer, à enlever la vie, à détruire et à faire du mal » (Boa, 2009 : 7).

Toutefois, s'il est vrai que la sorcellerie ressortit au mal, les actions extraordinaires qu'on attribue souvent au sorcier invitent à la réflexion. Selon l'imagerie populaire, en effet, le sorcier possède des dons de métamorphoses, des capacités de se déplacer à l'aide de balai, de se rendre invisible, du pouvoir de perturber même le climat en arrêtant par exemple la pluie ou en empêchant la levée du soleil. En somme, le sorcier disposerait du pouvoir de violer les lois de la Nature. C'est ici que doit intervenir la raison critique avec, notamment, le spinozisme.

Dans l'économie du système de Spinoza, les actions surnaturelles et occultes attribuées aux sorciers sont absurdes. En effet, l'homme est un mode parmi tant d'autres de la Nature ; il suit le cours naturel des choses astreintes à un déterminisme nécessaire. Par conséquent, il n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire ; il ne peut se soustraire aux lois immuables de la Nature, ne peut troubler son ordre et ne peut non plus contraindre Dieu à agir à sa guise (Spinoza, 1954 : 411-412). L'ontologie du spinozisme bien cernée, l'homme ne peut agir que selon des lois naturelles ; il ne peut agir qu'en fonction de pouvoirs naturels ; ses actions ne peuvent jamais relever de pouvoirs surnaturels qu'ils pourraient avoir eu dans le monde invisible, celui-ci étant d'ailleurs utopique puisque Dieu ou la Nature est l'unique substance existante (Spinoza, 1954 : 312).

La sorcellerie, si elle existe, ne relève pas de l'extraordinaire. Analysée à la lumière de l'herméneutique spinoziste, elle apparaît comme un savoir détenu par une minorité de personnes. C'est la rareté de ce savoir, savoir défendu jalousement par des personnes malintentionnées, qui lui donne, sans doute, un caractère supranaturel. En réalité, la sorcellerie ressortit à une connaissance approfondie de la nature. Si elle est une connaissance approfondie, elle reste néanmoins, non pas une connaissance surnaturelle, mais une connaissance naturelle.

Ainsi, si couramment, on attribue des pouvoirs supranaturels au sorcier, ces pouvoirs sont, soit des mystifications de la part de certains hommes, soit des superstitions. Comme Spinoza nous l'avait déjà fait comprendre au XVII<sup>ème</sup> siècle, à travers sa méthode herméneutique, il nous permet encore aujourd'hui de savoir que la religion en général dans sa fonction sociale génère très souvent des superstitions.



Au total, la sorcellerie et les religions en Afrique sont intimement liées. Leur liaison tient au fait que la religion en général a pour objectif de combattre la sorcellerie. C'est pour se protéger contre celle-ci que certains africains adhèrent aux religions dites révélées, notamment au judéo-christianisme, tandis que d'autres préfèrent s'orienter vers les systèmes de croyances traditionnelles. Toutefois, à l'analyse, la sorcellerie paraît relever du problème métaphysique du mal. Et les actions qu'on attribue habituellement au sorcier ne sont, passées au crible de la raison critique, que des superstitions qui ne doivent pas inspirer la peur. Dans ce cas, ne serait-il pas urgent de recourir au rationalisme comme un autre moyen de protection contre la sorcellerie en particulier et partant de se libérer de la superstition religieuse en général ?

---

## **2. Rationalisme spinoziste et libération en Afrique**

---

La superstition en général et la sorcellerie en particulier sont des réalités communes à tous les temps et à tous les espaces où vit l'homme. Ce sont deux réalités qui, transcendant tout cadre spatio-temporel, se trouvent être étroitement liés à la religion. Par conséquent, il va sans dire que, au-delà de l'espace d'analyse dans lequel vivait Spinoza, la superstition et tous ses corollaires sont également présents en Afrique.

La superstition est d'autant plus présente en Afrique qu'il y a sur ce territoire une diversité de religions. En effet, on trouve sur le continent africain le christianisme, l'islam, le bouddhisme et de nombreux systèmes de croyances africaines traditionnelles tels que le fétichisme, le chamanisme, le vaudou, le bossonisme, pour ne citer que ceux-ci. Malgré cette diversité de religions, on rencontre finalement, en Afrique, deux types majoritaires de religieux : ceux qui sont adeptes des religions dites révélées et ceux qui ne pratiquent que les religions traditionnelles du territoire.

Le constat, c'est qu'on retrouve des superstitions de part et d'autre de ces deux espèces de religions observées. Ce constat confirme davantage que la superstition n'est pas fille d'une seule catégorie de religion ; elle est en puissance dans toute sorte de religion à un stade de latence. Comme telle, elle peut entrer en acte en fonction du type de relation que l'on a avec la religion concernée.

L'élément fondamental qui active la superstition est l'ignorance : « (...) l'ignorance va souvent de pair avec la superstition » (Njoh-Mouellé, 1970 : 20). Ainsi, le chrétien africain peut sombrer facilement dans la superstition, s'il a une idée confuse ou inadéquate de sa religion, la religion chrétienne. De même, le religieux traditionnel africain tombera inéluctablement dans la superstition s'il pratique une religion ou est dans un système de croyance traditionnelle dont il ignore l'ontologie.

En soi, les religions, qu'elles soient traditionnelles ou nouvelles, ne sont pas superstitieuses, handicapantes ou aliénantes. C'est le niveau de connaissance que nous en avons et l'usage que nous en faisons qui les rendent superstitieuses ou libératrices. La religion, quelle qu'elle soit, est d'emblée une valeur culturelle; elle a une fonction sociale. Ce qui peut la

dénaturer ou l'avilir est, sans doute, l'attitude adoptée par le fidèle vis-à-vis d'elle en fonction du sentiment religieux qui l'anime : « Aucune valeur n'est en soi et de façon éternelle un handicap à quoique ce soit. C'est plutôt l'usage que l'on en fait qui détermine sa polarité positive ou négative » (Boa,2005 : 196). Il est donc important de savoir faire usage des valeurs religieuses afin de se libérer de ses formes aliénantes. Tel est le conseil fondamental de Spinoza.

L'analyse des religions révélées en général et de la religion chrétienne en particulier ainsi que des religions traditionnelles africaines permet de comprendre que la religion, quelle qu'elle soit, peut entraîner la superstition et asservir l'homme, lorsque cette religion est pratiquée en dehors de la connaissance rationnelle de son message essentiel et universel. La religion est libératrice, au contraire, lorsqu'elle permet à l'homme de répondre à ses aspirations vitales telles que l'entraide, la convivialité, la tolérance, pour ne citer que ces valeurs, dans la société: « Ce n'est pas le fait d'être consigné dans la Bible ou dans le Coran, ou bien d'appartenir à la tradition africaine qui confère de la valeur à une tradition, mais uniquement le fait de répondre à nos besoins et aspirations actuelles, de nous aider, de quelque manière, à affronter nos problèmes actuels, qu'ils soient d'ordre matériel, politique, éthique, théorique ou esthétique (M.Towa,1982 : 36).

Si la religion asservit l'homme en le soumettant à l'irrationnel et à l'ordre qu'on croit émaner d'un être redoutable, c'est dans la mesure où le croyant est, le plus souvent, ignorant de l'ontologie divine. C'est ainsi que le croyant africain superstitieux, car ignorant, s'abandonne consciemment ou inconsciemment aux forces occultes, au destin, aux dieux : « Se dépouillant ainsi de sa responsabilité véritable, il se dépouille de son privilège de créer : Dieu y pourvoira, le sorcier y pourvoira, les ancêtres y pourvoient » (Njoh-Mouellé, 1970 :141).

---

## **Conclusion**

---

Au total, le rationalisme critique de Spinoza apparaît comme une protection adéquate contre la hantise de la sorcellerie constatée en Afrique, hantise qui est l'une des raisons essentielles des adhésions respectives aux religions révélées et aux croyances traditionnelles d'Afrique. Avec le rationalisme spinoziste, le religieux comprendra qu'il peut compter sur ses propres efforts pour son épanouissement. Par la connaissance rationnelle de Dieu, l'homme saura que la sorcellerie, si elle a une réalité, n'est pas, pour autant, l'œuvre d'un pouvoir surnaturel mais plutôt le résultat d'un savoir naturel que possède une minorité d'hommes. Cela le libérerait d'une peur outrancière de la réalité sorcière. Au demeurant, si dans l'ignorance les croyants ne se sont jamais sentis maîtres d'eux-mêmes et de leur destin (Mveng et Lipawing, 1996 : 25), le rationalisme spinoziste leur permettra de comprendre que l'homme est le seul maître et le seul architecte de son devenir. L'adhésion à la philosophie de Spinoza permettra aux hommes de se sentir responsables de leur histoire, car cette adhésion les libèrera de la superstition. Enfin, c'est de cette libération qu'advient le développement de l'Afrique, sous toutes

ses formes, et partant le salut, c'est-à-dire le bonheur de l'homme africain: « Bienheureux les hommes et les femmes qui sucent le rationalisme comme le lait et n'ont même pas besoin d'étudier les écrits de l'ancêtre ni d'être capables d'exposer correctement sa pensée, du moment qu'ils bénéficient de caractères cartésiens acquis (Hebga, 1995 : 95). Le rationalisme doit, pour ainsi dire, devenir, plus qu'une philosophie, la religion prédominante de l'Afrique, comme il l'a été pour Spinoza, le penseur le plus religieux des rationalistes.

---

## Références bibliographiques

---

**ARNOULD Colette**, (2009), *Histoire de la sorcellerie*, Paris, Editions Tallandier.

**ANOUMOU Roger**, (Juin 2003), « L'Eglise en Afrique face à la sorcellerie », in *La Voix de St. Gall : la sorcellerie en milieu africain*, n°87.

**BARAQUIN Noëlla**, (2007), *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Armand Colin.

**BIBAKI Nzuzi P.**, (1997) *Approches africaines de la sorcellerie*, Kinshasa, Editions Loyala-Publications canisius.

**BOA Thiémélé Ramsès**, (2005), *Recherches philosophiques : quelle philosophie pour l'Afrique ?* T. I Abidjan, EDUCI

**BOA Thiémélé Ramsès**, (31mars 2009), « Pourquoi les sorciers n'existent pas? », in *Nord-Sud Quotidien* n°1161, en Côte D'Ivoire).

**BOA Thiémélé Ramsès**, (2010), *La sorcellerie n'existe pas*, Abidjan, les Editions du CERAP.

**DIETERLEN Germaine**, (1965), *Textes sacrés d'Afrique noire*, Editions Gallimard, col. « Unesco d'œuvres représentatives, série Africaine ».

**GADOU Dakoury**, (10 Avril 2009) « Voici comment on devient sorcier », in *Nord-Sud Quotidien*, n°1170, en Côte D'Ivoire).

**GAZOA Germain**, (2003), *Dieu en danger ! J'accuse : sociétés, religions, sectes en procès*, Abidjan, Editions de l'UCAO.

**GESCHIERE Peter**, (, 1995), *Sorcellerie et politique en Afrique : la viande des autres*, Paris, Editions Karthala.

**GRIGORIEFF Vladimir**, (2007), *Religions du monde entier*, Paris, Eyrolles pratique.

**HEBGA Meinrad P**, (1979), *Sorcellerie, Chimère dangereuse?*, Abidjan, INADES.

**HEBGA Meinrad P**, (1982), *Sorcellerie et prière de délivrance*, Abidjan, Editions INADES.

**HEBGA Meinrad P**, (1995), *Afrique de la Raison, Afrique de la Foi*, Paris, Karthala.

**HOUDARD Sophie**, (1992), *Les sciences du diable: quatre discours sur la sorcellerie*, Paris, les Editions du Cerf.

**METOGO Eloï Messi**, (1985), *Théologie africaine et ethnophilosophie*, Paris, Editions de l'Harmattan.

**MBITI John**, (1972), *Religions et philosophie africaines*, trad. De l'anglais par Christiane LeFort, Yaoundé, Editions clé.

**MVENG Engelbert et LIPAWING B.L.**, (1996), *Théologie, libération et cultures africaines*, Yaoundé, Editions Clé.

**NGIMBI Nseka**, (du 21 au 23 Avril 1987), « Développement, ses obstacles et les conditions de leur dépassement », in *Recherches philosophiques africaines : conception africaine et conditions humaines du développement. Actes du premier séminaire interrégional de Mbéo*, n°14.

**NJOH-MOUELLE Ebénézer**, (1970), *De la médiocrité à l'excellence*, Yaoundé, Clé.

**PALOU Jean**, (1975), *La sorcellerie*, Paris, PUF, col. « Que sais-je? ».

**SPINOZA**, (1954), *Œuvres complètes*, traduites, présentées et annotées par Roland Caillois, Madeleine Francès et Robert Misrahi, chap.IV, Paris, Editions Gallimard.

**TOWA Marcien**, (janvier-mars 1982), « Les conflits entre traditionalismes : recherche d'une solution », in *Recherche, pédagogie et culture*, n°56.

**VERNETTE Jean**, (1995), *La sorcellerie : envoûtements-désenvoûtements*, Plon-Name, col. « Encyclopédie des phénomènes spirituels ».

**ZAHAN Dominique**, (1970), *Religion, spiritualité et pensée africaines*, Paris, Payot.